

## Des entretiens biographiques

STÉPHANE SAVARD, *Denis Vaugois, entretiens*, Montréal, Boréal, 2019, 376 pages

François-Olivier Dorais

Volume 13, Number 3, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91150ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Ligue d'action nationale

### ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Dorais, F.-O. (2019). Review of [Des entretiens biographiques / STÉPHANE SAVARD, *Denis Vaugois, entretiens*, Montréal, Boréal, 2019, 376 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 30–32.

## Des entretiens biographiques

François-Olivier Dorais

Professeur d'histoire, Université du Québec à Chicoutimi

STÉPHANE SAVARD

**DENIS VAUGEOIS,  
ENTRETIENS**

Montréal, Boréal, 2019, 376 pages

Dans cet ouvrage d'entretiens, l'historien Stéphane Savard (UQAM) retrace la vie et l'œuvre de Denis Vaugois, figure marquante du paysage politique, culturel et historiographique québécois contemporain. Si ce dernier nous avait déjà livré ici et là certaines entrevues rétrospectives sur sa carrière, ce livre en propose un approfondissement sur quelque 360 pages, en lieu et place de mémoires. Résultat de sept entretiens de fond réalisés entre les mois de mars et de décembre 2017, l'exercice se démarque par un travail d'édition soigné et par la richesse du témoignage. En effet, pour ceux qui, comme nous, connaissent surtout Vaugois par ses publications d'historien, ce livre offre non seulement une plongée dans le cabinet du savant, mais aussi, dans l'intimité de l'homme politique, de l'enseignant, du grand commis de l'État et de l'éditeur. Ainsi, la trajectoire singulière du personnage devient-elle un heureux prétexte pour relire autrement l'histoire politique, culturelle, scientifique et administrative du Québec des dernières décennies.

Rehaussé d'une introduction analytique signée par Savard, le livre se découpe en six chapitres thématiques qui touchent différentes facettes de l'engagement civique, historien et politique de Vaugois. Le premier chapitre, consacré à sa jeunesse, retrace ses racines familiales et décrit en profondeur le Trois-Rivières duplessiste de son enfance, un «paradis» (p. 34) où, affirme-t-il, il n'a «pas eu connaissance de la Grande Noirceur» (p. 40). Revenant sur sa formation classique et universitaire, il insiste beaucoup sur l'influence déterminante de Maurice Séguin, le cœur théorique de l'École de Montréal, dont il aura certainement été l'un des plus importants relais publics.

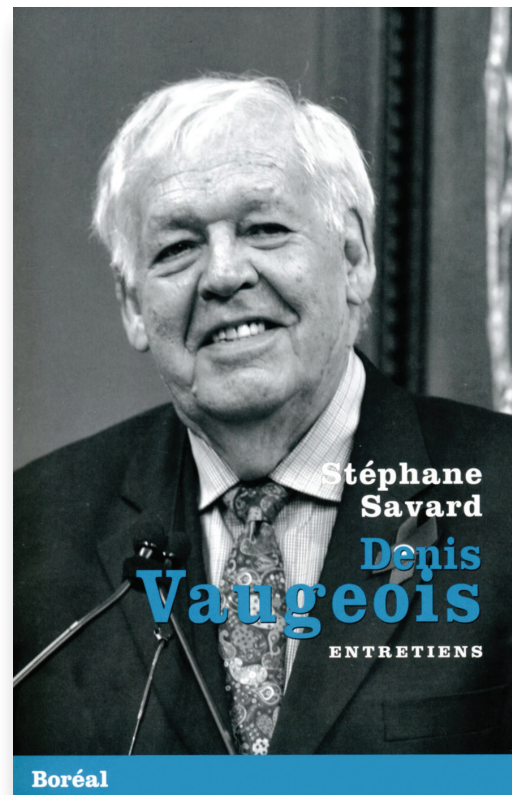
Le second chapitre aborde l'œuvre historique de Vaugois en remontant jusqu'à l'aventure du *Journal Le Boréal Express*, fer de lance de l'«école historique trifluvienne». Aux côtés de son grand complice, Jacques Lacoursière, mais aussi d'Albert Tessier et de Gilles Boulet, Vaugois a fait de ce terrain intellectuel son «université» (p. 74) où il puisera sa conception du rôle de l'historien : «essayer de saisir, de retrouver, d'identifier ce qui nous a construits, ce qui a construit les Québécois» (p. 77). Historien de facture

assez classique, Vaugois a reconduit, à sa manière, les codes de l'histoire nationale : événementialité, nationalisme historique, commémoration, art de la synthèse et fascination pour les «grands personnages». La diversité des sujets traités n'en est pas moins à l'honneur : fondation de la Nouvelle-France, Conquête de 1760, naissance du parlementarisme, union des Canadas, histoire autochtone, métissage nord-américain, histoire des États-Unis et histoire des Juifs au Québec. À ce propos, on regrette que la bibliographie en fin de livre ne se limite qu'aux travaux cités dans les entretiens ; une liste complète des écrits de Vaugois aurait été bienvenue.

**La multitude des parcours  
et des thématiques que  
recouvre la carrière de Denis  
Vaugois ne dissout pas pour  
autant la cohérence globale  
de son engagement envers la  
démocratisation de la culture  
qui est certainement l'un des  
héritages les plus nobles de la  
Révolution tranquille.**

Le troisième chapitre revient sur l'expérience du jeune enseignant dans les collèges et les écoles normales supérieures de Montréal, Saint-Hyacinthe et Trois-Rivières. Les années 1960 marquent aussi son entrée dans la fonction publique québécoise, alors en pleine expansion. C'est avec fascination que l'on suit Vaugois se remémorer son passage au jeune ministère de l'Éducation, que ce soit à titre de responsable de la division de l'histoire à la Direction générale des programmes (1965-1967) ou à la direction de la section québécoise du Centre franco-québécois de développement pédagogique (1967-1968). On le suit aussi à la direction du cabinet de Marcel Masse (1969-1970), à la direction des relations internationales au ministère des Affaires intergouvernementales (1970-1974) et comme coordonnateur d'ententes ACDI-Québec (1974-1976). L'ex-fonctionnaire prend à rebours la critique technocratique de l'État planificateur des années 1960 et tient à rappeler que «la fonction publique [fut] au service de la population avant d'être au service du gouvernement» (p. 189).

Les deux chapitres suivants portent sur la carrière politique de celui qui fut, entre 1976 et 1985, député du Parti québécois dans Trois-Rivières, mais surtout successivement



ministre des Affaires culturelles, ministre des Communications et vice-président du Conseil du trésor. Sont rappelés les motivations de son entrée en politique, l'ambiance de ses premières campagnes électorales, les aléas du métier de député, sa conception du rôle de ministre, la formation du premier gouvernement souverainiste, l'épopée référendaire de 1980, sa sortie du cabinet sur fond de controverse, sa relation avec René Lévesque et la préparation du rapport Vaugois sur la réforme parlementaire de 1981. Savard l'interroge aussi sur ses réalisations les plus significatives en tant que ministre, parmi lesquelles figure la célèbre «loi sur le livre» de 1980 et l'expansion du réseau des bibliothèques publiques, dont il fut l'un des principaux maîtres d'œuvre. Intéressant qu'on ne lui soupçonnait pas, l'aménagement urbain figure aussi au cœur de ses préoccupations, et il n'est pas avare de critiques sur le réformisme municipal des dernières décennies. Lui-même grand propriétaire immobilier à Montréal et à Québec, ce qui lui aura d'ailleurs permis de financer plusieurs de ses activités d'édition et de recherches, Vaugois déplore que le Québec n'ait pas fait de l'aménagement urbain l'une des priorités de son élan modernisateur des années 1960.

Le dernier chapitre, consacré au travail de l'éditeur, vaut peut-être à lui seul la lecture de ces entretiens. Vaugois revient en détail sur ses débuts dans le domaine de l'édition avec la fondation, en 1962, des Éditions du Boréal Express (qui deviendront les Éditions du Boréal en 1987), ses investissements dans l'imprimerie, et l'ouverture de la librairie Vaugois en 1974. Il y aborde son apprentissage du métier, ses techniques de mise en marché, l'intégration verticale

## Vaugeois suite de la page 30

de ses entreprises, le rapport aux subventions et les péripéties entourant la revente de ses entreprises. L'homme revient aussi sur ses années à la direction du Centre éducatif et culturel, sur son rôle dans la création des Éditions du Septentrion en 1988 puis sur son mandat à la tête des Presses de l'Université Laval. Les lecteurs intéressés tireront aussi quelques enseignements de ses confidences sur le métier d'éditeur. «[L]e rôle d'un éditeur, c'est de déranger, de faire réfléchir, puis de documenter», confie-t-il (p. 343). Bref, c'est tout un pan de l'histoire contemporaine de l'édition québécoise qui se révèle ici, à partir du point de vue de l'un de ses pionniers.

Malgré quelques longueurs, que nous avouons avoir parfois survolées, il faut recommander vivement la lecture de ces entretiens biographiques qui portent un regard informé et inédit sur le Québec contemporain. La multitude des parcours et des thématiques que recouvre la carrière de Denis Vaugeois ne dissout pas pour autant la cohérence globale de son engagement envers la démocratisation de la culture qui est certainement l'un des héritages les plus nobles de la Révolution tranquille. ♦

## Rocher suite de la page 31

il développe ce qu'il a appelé lui-même plus tard «la mystique de l'engagement social». L'Action catholique (la JEC, mais aussi la Jeunesse ouvrière catholique, la JOC) a formé la génération de la Révolution tranquille; elle y a appris l'engagement et la solidarité, l'exercice du leadership, le goût de l'action concrète et l'ouverture sur le monde. La JEC permet à Rocher non seulement de s'éloigner du nationalisme traditionnel et d'assimiler un catholicisme réformateur qui accorde une place plus grande aux laïcs, mais aussi de nouer de solides amitiés qui dureront longtemps, et de découvrir le monde de l'action. Elle le mène en Europe, le met en contact avec les animateurs de la revue *Esprit* et le personnalisme d'Emmanuel Mounier. Des expériences marquantes d'action solidaire révèlent le jeune homme à lui-même et lui font peu à peu se rendre compte qu'il a besoin de parfaire sa formation intellectuelle s'il veut vraiment mener une existence au service de l'action sociale.

Il s'inscrit donc en sociologie à l'Université Laval, dans la faculté de sciences sociales que dirige le dominicain Georges-Henri Lévesque. Il y est en quête d'une formation pour l'armer en vue d'une action sociale qui, dira-t-il, «semblait être l'axe normal de ma vie». À l'Université Laval, il découvre un univers intellectuel – celui des sciences sociales – à bien des égards en émergence, sans grande tradition. Peu nombreux, les professeurs doivent développer des cours tout neufs; les locaux et les livres sont insuffisants; les étudiants, encore rares. On y fait surtout de l'enseignement, peu de recherches, mais il y a là une grande ferveur, celle des débuts, animée par la volonté d'un visionnaire, le père Lévesque. Le dynamisme du directeur s'accommode bien de la «mystique de l'engagement social» de Rocher. Celle-ci s'exprime notamment en 1949 quand il organise avec d'autres étudiants une collecte de fonds sur le campus pour les grévistes de l'amiante. Ce militantisme crée des tensions entre lui et monseigneur Ferdinand Vandry, qui, en tant que recteur, est soucieux de maintenir de bonnes relations avec le gouvernement Duplessis pour éviter toute coupure de financement.

À l'Université Laval, Rocher se lie d'amitié avec Léon Dion, qui joue auprès de lui un rôle de mentor intellectuel. Il y complète un mémoire de maîtrise sur la sociologie de la religion élaborée au XIX<sup>e</sup> siècle par le Britannique Herbert Spencer, un des penseurs du principe de l'évolution. Il décide de continuer ses études à Harvard.

Harvard est une révélation. Il découvre une grande université américaine, richement dotée. La *Harry Widener Memorial Library* est alors la plus importante bibliothèque universitaire du monde avec 5 millions de livres: Rocher y trouve «le paradis sur terre». Il étudie dans un département original, mis sur pied par Talcott Parsons et résolument interdisciplinaire, où se côtoient la sociologie (Parsons, Stouffer, Barrington Moore, Sorokin), l'anthropologie (Kluckhohn), la psychologie (Murray) et la psychologie sociale (Alport). Rocher

fait sa thèse avec Parsons, grand théoricien du structuro-fonctionnalisme. Il sera le premier Québécois francophone reçu docteur en sociologie, avant Raymond Breton et Maurice Pinard. Sa thèse porte sur les relations entre l'Église et l'État en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle. Rocher y soutient que sous Louis XIV, l'Église a dû se soumettre au pouvoir politique, à son organisation administrative et à la vision géopolitique moderne de la monarchie pour l'Amérique, et que ce n'est qu'après la Conquête anglaise qu'elle a pris de l'ascendant sur la société d'ici. La thèse de Rocher n'a jamais été traduite, d'où sa faible circulation au Québec. Mais, selon Gilles Gagné, elle a apporté en son temps une réelle contribution à la compréhension de l'émergence de la société canadienne-française.

Rocher revient de Harvard avec le désir de contribuer au développement d'une tradition universitaire francophone, comparable à celle qu'il a connue aux États-Unis. Il a le sentiment que beaucoup reste à faire, notamment dans le champ encore jeune des sciences sociales. Il veut y consacrer sa vie d'adulte. La «mystique de l'engagement social» devient alors moins déterminante.

Néanmoins, avant de s'atteler à ce projet, Rocher décide de parfaire sa formation intellectuelle par un séjour en Europe et en France auprès de Paul-Henry Chombart de Lauwe, un catholique français de gauche rattaché au Centre national de la recherche scientifique. Il apprend alors le travail sociologique de terrain dans le cadre d'une enquête dans des tours d'habitation et auprès de leurs habitants. Au cours de ce séjour, Rocher participe à la fondation de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF), dont Georges Gurvitch sera le premier président, association toujours active au sein de laquelle plusieurs sociologues québécois, au cours des ans, ont pu faire valoir leurs travaux. L'AISLF a été et est toujours un important vecteur d'internationalisation de la sociologie québécoise, un saine contrepoids à la domination de la production anglo-saxonne des sciences sociales. Il faut savoir gré à Rocher d'en avoir été un des pères fondateurs.

De retour à l'Université Laval, Rocher remplit une promesse faite au père Lévesque en assumant la direction du département de service social. Il se voit aussi confier le cours d'introduction à la sociologie générale. Il y manifeste ses grands talents de pédagogue et un réel charisme susceptible d'ouvrir l'esprit de ses étudiants aux divers courants historiques de la sociologie et à l'approche sociologique contemporaine. Ce cours est à l'origine du manuel évoqué plus haut, qu'il a terminé à l'Université de Montréal dans les années 1960.

**Soulignons au passage que le père de Rocher était critique de la formation classique, qu'il jugeait trop littéraire et insuffisamment en prise sur la modernité et l'évolution scientifique et technologique. On ne sait s'il aurait tenté d'orienter ses fils vers des études plus pragmatiques, comme celles qu'il avait faites lui-même.**

